

de velours rouge, à côté de Jean, et tous deux se sentirent pénétrés d'une émotion profonde, car ils étaient de ceux qui croient en Dieu et qui comprennent la grandeur d'une parole donnée.

Quelques instants plus tard, ils étaient à jamais unis, et dans la sacristie les amis de Jean complimentaient la jeune mariée de la façon la plus charmante. Ils avaient tous un petit mariage préparé, et une façon de le dire qui en rehaussait le prix. Puis, les signatures données, tous les autographes parafés, le cortège se reforma et reprit sa marche à travers l'église. Les cloches étaient lancées à toute volée; le soleil inondait de ses rayons cette assemblée aux riches costumes, et Mabel, si jolie dans sa robe de satin ponceau, ses cheveux de lin surmontés d'un chapeau Rembrandt, autour duquel s'enroulait une plume superbe, disait, avec son accent anglais, à un auteur célèbre :

" Quel ravissant tableau ! cette foule, ces grèves, ces parures ! Nous en verrons quelque jour la description dans l'un de vos romans. Quelle mariée idéale !.. Elle est exquisite, en vérité."

A l'heure suivante, tous les équipages regagnaient la Chênaie. Le château n'était pas moins embaumé que l'église. Après l'encens, les roses.

Les laquais attendaient les invités pour le lunch. Les cristaux scintillaient sur la nappe blanche; partout on ne voyait que fleurs et coupes de vieux sèvres remplies. Ce fut bientôt comme un assaut autour de la table : les bouchons du champagne sautaient, laissant couler la mousse dans les verres. La jeunesse était d'une étourdissante gaieté. Les amis de Jean, ne voulant pas se laisser éclipsés l'un par l'autre, déployaient toutes les ressources de leur esprit : c'était un chassé-croisé de saillies spirituelles, de compliments bien tournés, chacun désirant produire son effet, et les petites-filles de la marquise de Champdor, élégantes et fraîches dans leurs brillantes parures, rayonnaient, ravies, enthousiasmées.

Mme de Bliville présidait ce lunch avec une grâce parfaite, avec un calme souverain. Par instants ses yeux se fixaient tristement sur le cartel. Lorsque l'aiguille marqua trois heures, elle fit signe à la jeune mariée.

Le moment du départ était venu. Ils allaient s'éloigner. Jean de Kermadec désirait un long voyage : la Suisse, l'Italie, le retour par les Pyrénées et Biarritz.

La robe blanche fut remplacée par un costume d'un bleu sombre; la couronne d'orange par un coquet chapeau ourmonté d'une aile chatoyante. De grosses larmes tremblaient aux cils de la jeune femme. On ne quitte pas sans une vive émotion la demeure de son enfance, le cher toit paternel, où, pendant des années, on a connu l'abnégation, les sourires. Ah ! ces départs-là, si joyeusement prévus et arrangés, sont pourtant douloureux quand vient à sonner l'heure des séparations ! Comme on voudrait toujours la retenir, par le bout fragile de ses ailes, la minute suprême ! Aliette se jeta dans les bras de sa sœur. Pour un instant elle oubliait son mari, son poète, son héros. L'angoisse saisit Mme de Bliville. Elle la domina, et d'une voix grave et triste, elle dit à Jean :

" Si elle pieure maintenant, ne craignez rien, vous l'aurez vite consolée."

Aliette s'élança vers le général.

" Oh ! oui, je vous regrette, s'écria-t-elle ; je vous regrette, voilà le moment cruel ; mais ce voyage sera bien court. Dans trois mois nous serons de nouveau réunis. A bientôt !... à bientôt !"

La voiture les emportait.

Berthe, debout sur le balcon, serrait tendrement la main de son vieux père et regardait le coupé s'éloigner. Il disparut entre les massifs, reparut sur la route, devant un point noir à peine distinct à l'horizon. Le point noir bientôt ne se discerna plus.

" J'étouffe ! dit le général... Et ces hôtes qui m'attendent au salon !"

Et, brusquement, il quitta le balcon.

Restée seule, Mme de Bliville tomba à genoux devant son crucifix, et ses beaux yeux, levés sur l'image divine, maintenant découvrant un profond abîme de douleur. Son amour, elle l'avait porté dans son cœur comme une mère tient dans ses bras son enfant débile et adoré, dont la dernière heure est marquée d'avance. Et l'heure avait sonné. Sa tendresse devait rentrer au néant. Elle répétait :

" Ma vie est finie ! Seigneur, mon âme est désolée... N'aurez-vous pas pitié de moi ? O Seigneur, pitié !"

Et, soudain, elle se releva. Son œil brillait, le sang remontait à ses joues pâlies.

" Non, fit-elle, oh ! non, je me trompe, ma vie n'est pas finie. Une nouvelle existence va commencer. L'amour n'est pas éteint. Je sais qui je dois

aimer désormais. Je suis veuve... je suis riche... je suis libre : à moi les pauvres !... à moi les orphelins, les malades, les agonisants, tous ceux qui souffrent, tous ceux qui pleurent !

Son cœur, lui semblait-il, venait de s'agrandir. Jamais elle n'avait soupçonné à ce point que l'amour fragile n'est pas tout en ce monde, qu'il est une fleur de printemps qui toujours se fane et tombe à terre, mais qu'il est un autre amour, un amour divin, puissant, immuni, et que celui-là ne trompe jamais, car il est allumé par Dieu dans le cœur de sa créature.

Ses larmes s'étaient séchées et elle pensait :

" Voilà donc l'automne dans ma vie !... L'automne ! Belle saison après tout : les fleurs deviennent rares, mais c'est l'heure de la récolte ; les fruits sont mûrs, les pampres sont vermeils. Ah ! qu'importe une ride au visage, si la force nous reste, si la santé nous est laissée, et si l'on peut aller, de chaumière en chaumière, porter l'aumône, la joie, le sourire !"

Elle s'était approchée du crucifix, dont elle baisait les pieds.

" Merci, Seigneur, balbutiait-elle, merci ! Que de lumière s'échappe de votre croix sainte ! Pour ceux qui veulent méditer, que de consolations !"

Et, tout bas, elle redit encore :

" A moi les pauvres ! A moi les orphelins !"

Elle fut interrompue par de brillants records. Un musicien célèbre tenait le piano. La jeunesse dansait au salon, dont les honneurs étaient momentanément confiés à la marquise.

" C'est vrai, pensa Berthe ; je l'avais oublié... la Chênaie est en fête. Ils sont joyeux en bas, dans ce salon... Il faut y reparaître."

Et composant son visage, elle rejoignit ses hôtes ayant pour tous une aimable parole.

A l'approche de la nuit, cette foule animée regagna les cauteaux voisins; la Chênaie redevenit solitaire. La soirée n'étant pas avancée, une pensée vint à Berthe, celle de Micheline; Mlle Aubert devait l'attendre impatiemment. Comment se trouvait-elle ? La maladie avait fait des progrès effrayants durant ces dernières semaines.

Mme de Bliville retira ses bijoux, ses bracelets d'or, sa broche de diamant. Sur sa robe de satin, elle jeta un ample vêtement, puis elle dit au général :

" Père, voulez-vous me remplacer près de nos derniers invi-

tés ? Je désire porter à Micheline le récit du mariage. Elle a prié pour Aliette durant sa longue journée solitaire ; qu'elle ait aussi, ce soir, sa part de la fête. Elle souffre, elle m'attend. En moins d'une heure je serai de retour."

En parlant ainsi elle réunissait dans une corbeille quelques débris du lunch et un flacon de Lunel.

" A bientôt, père, je m'esquive !"

Le général eut un sourire attendri.

" Va, dit-il, ma bonne et sainte Berthe, va. Je vais faire un whist avec M. de Trenoël et placer Loïc Bonnard devant mes éditions rares."

Mme de Bliville prit le sentier tant de fois parcouru. En marchant elle songeait à Jean de Kermadec, à sa sœur Aliette. Où étaient-ils ? Ils devaient commencer le voyage par le Mont-Saint-Michel, aller s'agenouiller dans la basilique de l'Archange. Ils étaient arrivés sans doute. Peut-être se promenaient-ils le long des remparts ? Ils marchaient côte à côte, leurs deux cœurs battant à l'unisson, songeant aux joies de l'avenir, ne voyant qu'eux-mêmes, et leurs mains enlacées, et leurs yeux brillant dans la lueur si douce du ciel étoilé.

Et la sœur aînée regardait, au loin, les grèves infinies, et le rocher géant qu'un rayon de lune argentait. Elle avançait d'un pas rapide. La maisonnette de son amie se dessinait au fond du verger. Berthe frappa. Personne ne répondit. Et, muée de ce silence, elle pénétra dans la chambre.

" Bonsoir, Michelin," fit-elle.

Mais la parole s'arrêta sur ses lèvres, et elle resta sur le seuil, saisie, n'osant avancer. A la lueur de la veilleuse, toujours allumée sous les tisanes de la solitaire, s'éclairait le plus navrant spectacle. Mlle Aubert avait cessé de souffrir. Sa tête était légèrement inclinée sur l'oreille. La veilleuse tremblotait, et sa flamme mourante donnait à ce visage un relief saisissant, marquant sa pâleur terreuse et sa rigidité.

*A continuer*

*Nos fruits.*—L'honorable M. McIntosh prie d'informer ceux qui se proposent d'exposer des fruits à l'exposition de Chicago qu'ils doivent se mettre immédiatement en communication avec M. Aug. Dupuis, village des Auers, ou avec le révérend M. Hamilton, 93 rue St-Gill, Montréal, pour recevoir les instructions nécessaires.